

L'ENSEIGNEMENT ARTISTIQUE EST-IL RENTABLE ?

Jack RALITE : Sénateur maire d'Aubervilliers.

Malraux, à l'occasion de son audition en Mai 1971, par une commission des libertés et des droits fondamentaux qui avait été constituée à l'Assemblée Nationale, disait : *“ La révolution accomplie par la IIIème république est symbolisée non par un philosophe ou un grand universitaire, mais par un ministre : Jules Ferry. On dit généralement qu'il a appris aux enfants à lire, à écrire, à compter et à connaître leur histoire. Or l'école républicaine, ennemie des monarques dans une Europe comblée de rois, a créé le peuple, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, bien différent du peuple citadin de Michelet, du peuple rural de Flaubert, celui qui atteindra l'âge d'homme en 1900. ”*

En même temps s'adressant surtout à ses collègues de la majorité d'alors, qui est la majorité d'aujourd'hui, il disait : *“ Mais à partir du moment où, en démocratie, on arrive à un rapport de 49 % à 51 % avec 1 % de majorité on peut faire une loi mais pas un gouvernement historique ”.*

Ces deux remarques de Malraux sont très importantes et d'actualité.

Pour répondre à la question qu'on m'a demandé d'examiner, *“l'enseignement artistique est-il rentable ? ”* il faut d'abord préciser que seulement 2% des enfants bénéficient d'éducation artistique actuellement. On voit l'immensité du questionnement qui se pose ! Dans cette question, on peut entrer par deux bouts, ou par l'argent ou par l'homme. Il faut examiner les deux entrées. Commençons par l'argent. J'ai regardé dans le dictionnaire au mot *“rentabilité ”* : on lit *“qui produit une rente, un revenu supplémentaire, un bénéfice, ... on dit une entreprise plus ou moins rentable ... qui rapporte, est fructueuse, on dit un travail rentable”.* J'ai noté que d'habitude, pour les mots utilisés dans plusieurs domaines, il y a souvent des métaphores. Là, il n'y en a aucune. Cela reste toujours sur la rente et sur le bénéfice !

Le discours que je viens d'entendre rapportait les paroles du Maire de Verdun et du Maire de Lyon¹⁵: c'est un discours gestionnaire qui restreint la tâche de gouverner à l'ambition d'être un comptable supérieur. C'est l'économie cheval de Troie ! Dans le domaine qui nous concerne, c'est la fatalité qui rentre en force dans la vie publique au point que l'inertie qui s'attache à l'idée de fatalité l'emporte sur l'idée de volonté qui est la raison d'être du politique. Même si des lieux comme celui que vous constituez, envisagent une alternative, il reste que l'opinion générale est plutôt du côté de la gestion ! Et comme la fatalité a pris les traits de la logique et du savoir, qu'elle s'habille de statistiques et de bilans, elle devient fréquentable. Il est fatal de licencier, il est fatal de remettre en cause le SMIC, il est fatal qu'une machine fasse le travail de 10, 15, 100 personnes humaines, il est fatal

¹⁵Voir l'intervention d'Eddy SCHEPENS

de penser Japonais et même de vivre Américain, il est fatal que l'homme, la femme ne soit plus qu'une fonction subsidiaire s'il n'est pas le serviteur des chiffres. J'ajouterai que dans cette optique, la politique n'est plus qu'une caisse enregistreuse ; le discours gestionnaire tue la politique, donc la démocratie.

Le vocabulaire lui même évolue : on ne dit plus "oeuvre", on dit "produit" ; on ne dit plus "public", on dit "client" ; on ne dit pas "organisation de la compréhension" (pour citer Maïakowsky), on dit "publicité" ; on ne dit plus "réalisateur", on dit "technicien de l'image" ; on ne dit plus "chercher ensemble" mais "concurrence". Avec cette démarche, les comptes sont contre les contes ; ce qui est cherché, c'est le plus petit commun dénominateur, le produit fade, le prêt à porter, c'est l'apologie (comme dirait Hugo) du style "*coucher de bonne heure*" ou (comme une poétesse russe) de "*l'oeuvre limonade*". C'est ça la rentabilité économique ! On voit à quel point ça s'insinue dans chacun de nous. Même en étant contre, on peut être amené à agir avec et même à agir pour. On sait bien que même dans des lieux intéressants, au sens culturel, il peut y avoir des pratiques inintéressantes ; ça nous subvertit finalement malgré nous.

Par exemple, en 1990, *l'Événement du Jeudi* avait commenté une enquête sur les pratiques culturelles des Français réalisée par le Département des Études et Prospectives du Ministère de la Culture ; il était dit que depuis Jean Vilar il n'y avait que deux domaines qui avaient progressé, c'était la télévision et la musique, mais la musique en tant que radio. Ils m'avaient interviewé, et j'avais répondu : "*c'est un élément de réflexion mais ce n'est pas un argument !*". Le lendemain, j'ai reçu un coup de téléphone de Jack Lang pour me remercier parce qu'il y avait déjà une note du Ministère des Finances qui disait : "*vous voyez bien que cela ne sert à rien d'investir de l'argent dans le domaine culturel !*" Au lieu d'aller au fond des choses cela devenait un argument. On voit bien que si on s'enferme dans l'entrée par l'argent la question de la rentabilité a vite fait de régler le problème.

Mais si on entre par l'autre porte, c'est-à-dire par l'humain, l'homme, la femme, c'est tout autre chose. Alors, c'est l'aventure de l'esprit, c'est penser l'humain dans sa pluralité. La sensibilité artistique est là, tout à fait importante et même incontournable comme dimension de l'être humain en devenir qui a besoin de "luxe de l'inaccoutumance"¹⁶, ou, pour reprendre une expression de Brecht, "*de s'exercer au plaisir de changer la réalité*", ou même pour prendre un philosophe actuel, Paul Ricoeur, "*le lieu de l'impossible de la théorie*" ; c'est la création artistique.

C'est cette entrée pour laquelle vous le devinez aisément j'ai de l'affection. La métaphore qui est si forte dans le domaine artistique appelle le concept et pour chacune, chacun, c'est un chemin singulier, un chemin imprévisible. Il est primordial de ne jamais dimensionner l'homme, la femme, à l'étroit.

Trop de gens travaillent sur le réel réalisé et pas sur le réel en

¹⁶ Expression de Sain-John PERSE. Il ajoute " Seule l'inertie est menaçante".

mouvement. On identifie trop les gens à ce qu'ils sont, au mieux en terme de reproduction et pas en terme de reproduction élargie au delà d'eux-mêmes. Or, il y a là émancipation, il y a là civilisation et, même si on ne le voulait pas, on est bien obligé de rencontrer ce rendez-vous.

Je suis un peu comme Jean-Luc Godart qui dit souvent *"il faut arrêter de dire comme le petit chaperon rouge : " Il était une fois ", on devrait toujours dire il était deux fois"*. Il était une fois les débris, c'est la première partie; mais il était une fois les semences et ce sont les mutations du monde ! Or, elles sont là.

Par exemple, comment maîtriser l'incertain ? Comment appréhender le monde scientifique et technologique avec les bouleversements qu'il connaît aujourd'hui, annonçant plusieurs futurs possibles, ce qui appelle des individus d'une autre taille, d'une autre envergure qu'hier ? Comment travailler dans une société collective avec des "je" (je ne dis pas avec des "moi"). L'émergence du "je" est un phénomène contemporain tout à fait important ?

On peut aussi parler de la révolution informationnelle : il y a des innovations gigantesques qui donnent le vertige et même la peur ; il y a des tas de personnes qui ont peur d'attraper le bacille de la pauvreté (ça, on connaît), mais il y en a d'autres qui ont peur d'attraper le bacille de la technologie. Et l'on voit se développer des technophobes et par ricochet des technophiles et vice versa ! Ce qui est l'envers et l'endroit de la même médaille, alors que la grande question c'est la maîtrise sociale de ces phénomènes. Je trouve qu'un homme comme Georges Balandier a une pensée très forte quand il nous dit qu' *"on est confronté à la nécessité de civiliser les nouveaux Nouveaux Mondes issus de l'œuvre civilisatrice "*. Il n'y a qu'à le dire : c'est une tâche inouïe et, dans cette tâche inouïe, le sentier des arts et des cultures est un des sentiers les plus importants dont on ne peut plus se passer.

Moi, je suis plutôt fou de théâtre mais, puisqu'on est là dans un milieu musicien dont je ne suis pas, j'ai été chercher auprès d'un musicien que je connaissais bien, Luigi Nono. Je lui ai emprunté des expressions : il dit qu'il faut vivre avec des êtres incommodes, qu'il faut avoir l'écoute de l'autre, qu'il ne faut pas chercher l'unanimité, le succès, l'approbation, mais essayer d'entendre la diversité ; qu'il faut pénétrer lentement dans les phénomènes, qu'il faut constater que lorsque l'on parle ainsi, évidemment c'est un genre d'attitude qui ne correspond pas aux besoins du marché. Il insiste beaucoup sur l'idée de processus, en disant que *l'idée vient avec le processus*. C'est une idée forte qui revalorise la pratique, c'est à dire la connaissance en acte.

Dans le rapport entre l'artiste, le scientifique, le chercheur et l'homme de terrain, les choses sont en train de se reconfigurer : l'artiste, le scientifique, le chercheur ne sont pas seulement des "experts" (j'emploie ce mot avec beaucoup de prudence), qui se penchent sur l'autre pour lui dire "Moi, je sais, je vais t'apprendre", (ils sont incontournables, ils ont des savoirs que l'autre, l'homme de terrain, n'a pas, c'est évident) ; mais en même temps ce sont des personnes engagées dans la vie de la cité, et l'autre, dans ses actes, leur apporte des connaissances. L'échange et la circulation de la parole demeurent extrêmement difficiles entre ces deux genres d'activités que sont, d'une part le travail de recherche et de production

de connaissances, de l'autre l'expérience et la connaissance du quotidien. Même si la parole ne circule pas à sens unique, elle nourrit les tentations d'instrumentalisation réciproque, et ces dénis imaginaires de la complexité du réel qui sont aussi bien le fantasme de l'expertise sociale que celui du refus du concept et de l'analyse au nom du vécu.

Certes ces deux genres d'activités n'obéissent pas aux mêmes visées, ne relèvent pas de la même temporalité, ne mettent pas en oeuvre les mêmes procédures. Ainsi leur tension est en cela inéliminable, leur distinction est même une des conditions de tout dialogue possible. Une autre étant leur rencontre en une zone commune de développement où se mettent à l'épreuve, s'interrogent et se nourrissent mutuellement des activités, des compétences et des préoccupations par nature hétérogènes. Débat vivant qui suppose entre autre de ne pas penser les rapports connaissance/expérience sur le mode théorie/pratique.

L'activité de recherche doit elle-même se penser et s'exposer comme pratique, engageant une responsabilité et se confronter à des choix et des délibérations qui ne sont pas que conceptuels. L'expérience des hommes de terrain est, elle, porteuse d'une connaissance en acte, laquelle, parce qu'elle est souvent loin de se savoir elle-même, requiert une mise en travail. C'est une forme de pensée à laquelle je suis très attaché et il me semble, si j'ai bien entendu, que je rejoins les préoccupations qui ont été énoncées avant moi.

Nono précise également qu'il faut être contre la *quantité amorphe* et qu'actuellement il y a un engourdissement de notre culture des décombres. Il ajoute : *"on aime le confort, la répétition, les mythes, on aime écouter toujours la même chose, avec ces petites différences qui permettent de démontrer son intelligence"*. Il dit qu'au contraire *"il faut réveiller l'oreille, les yeux, la pensée humaine, l'intelligence, le maximum d'intériorisation extériorisée, ... C'est collectif mais en même temps individuel"*. Il prend deux grandes figures, une figure culturelle, c'est Hölderlin, et une figure politique c'est Gramsci, et il dit : *"ils n'étaient pas dans la foule n'empêche que, toutes leurs grandes oeuvres, Hölderlin les a faites dans sa tour, et Gramsci dans sa cellule"*. Comme quoi il faut faire attention à la désignation des lieux!

Nono dit encore qu'aujourd'hui il y a une tendance néfaste à ne pas discuter, à ne pas débattre, à tout réduire. Nono veut nous rendre attentifs aux voix oubliées, réprimées, censurées, aux voix secrètes ou inconnues, aux voix intérieures auxquelles la musique donne leur envol.

Revenons à la rentabilité: on y entre par l'argent, c'est la consommation immédiate qui déprécie le futur, qui appelle à avoir plus. Et puis si on entre par l'humain, c'est au contraire un investissement lié au temps, annonçant le futur et appelant à être plus. Je n'arrive pas à choisir la première porte ! Je suis vraiment pour la seconde, d'autant qu'au lieu de parler toujours du *"coût de la culture"*, on pourrait poser la question du *"coût de l'absence de culture"* ?

Dans le premier cas on adore les choses, et dans le deuxième cas on adore la vie. Je pense au mouvement de décembre 95 : les gens demandaient simplement de vivre ! Cela ne va pas plus loin et c'est

imbattable! J'ai vu à la télévision un Monsieur à qui on disait : "Alors comment vous voyez les choses ?" et il a répondu cette phrase que je trouve étonnante : *"Tant que l'argent dominera le monde, nous en manquerons"*.

Je choisis donc l'humain, en faisant d'ailleurs attention aux phénomènes d'analogie de surface. On échangerait des idées, des mots, des notes, comme des pièces de 10 Francs : on dit "l'argent circule", mais on dit aussi "le sang circule" . La circulation économique s'objective dans l'argent, mais le langage reste toujours passage d'un sujet à l'autre. Les mots ça ne circule pas comme les voitures, on n'achète pas un mot ; la langue n'est pas un stock ; le langage ne se consume pas en se consommant. Ce n'est pas du charbon qui disparaît après avoir brûlé. J'ai vécu une conversation entre le premier ministre de la Tchéquie, Kraus (qui, après avoir adoré l'étatisme, adore l'affairisme) et puis Snopko, le Ministre de la Culture de Slovaquie, qui lui dialectise les expériences. Kraus, à un moment, dit, excédé : *"Mais, enfin, tu nous énerves avec ta culture : une paire de lunettes ou un livre, c'est une marchandise"*. Snopko lui répond : *"Tu oublies une chose, c'est que la paire de lunettes, elle a été inventée pour lire des livres"*.

Des choses comme ça sont importantes. Certains artistes utilisent le référent métaphorique sur l'argent : je pense à un texte de Blaise Cendrars : *" le rôle de la poésie nouvelle est de jeter des trésors par les fenêtres"*. Prenez l'Abbé Grégoire qui a joué un rôle décisif dans l'élaboration du système d'enseignement au moment de la révolution française, il dit, *"Les mots sont les lettres de change de l'entendement"*. C'est terrible ce que l'on peut être habité par ces mots qui tournent autour de la rentabilité. Je ne dis pas qu'il ne faut pas d'argent, mais (ça vous le savez bien) comme moyen, et pas comme fin. Or en ce moment c'est une fin, qui imbibe le monde, qui griffe l'humain.

Prenez l'école et l'art. La ville que j'habite, Aubervilliers, compte sept mille chômeurs, deux mille sept cents RMistes ! Comment les personnes qui s'occupent d'éducation doivent traiter les enfants de ces familles? Est-ce que les enfants de pauvres sont des pauvres enfants?

Aujourd'hui, il y a quand même une tentation (distribuée d'en haut mais qui, quelquefois, peut rejoindre un vécu dramatique) de dire "Faisons donc une culture particulière" ! Cela rejoint la politique de la ville qui dit aux gens dans les quartiers en difficulté: "vous êtes pauvres d'accord, mais on vous reconnaît, vous êtes digne, mais restez-le!"

Il y a une sorte d'assignation à résidence. Avec un coeur gros comme ça, on les statufie dans leur statut, on les autorise à penser en correspondance avec leur statut ! Pour l'Etat, un Maire comme moi, devrait n'être qu'un gestionnaire d'une poche de pauvreté. Au contraire, je veux être un gestionnaire de la sortie de la poche de pauvreté.

J'ai un petit peu peur qu'avec le problème des rythmes scolaires, on fasse entrer à l'école l'éducation artistique comme une compensation à l'enseignement des matières dites fondamentales, réputées difficiles ; le matin, ce serait dur et on pourrait même s'ennuyer, et l'après midi ce serait doux et on pourrait même s'amuser ! Les enseignants ont une tâche gigantesque et on les enfonce, en agissant ainsi. La

mathématique, c'est un plaisir fou. Et l'art, c'est une connaissance, d'une autre manière. Je voudrais reprendre un petit texte d'Aragon avec lequel je me ballade depuis des années, parce que je trouve que c'est très intéressant ; c'est dans "La mise à mort". L'héroïne s'appelle Fougère ; c'est une cantatrice ; je lis ceci : "*Cette femme c'est la musique même. La musique au sens qui dépasse le mot. La musique où nous puisons la connaissance autrement inatteignable, et qui n'est aux mots réductible. La musique, par quoi sont dépassés tous les rapports habituels que nous avons avec le monde. La musique, par où vue nous est donnée sur l'invisible, accès à ce qui n'a point d'accès. [...] Et de son chant peut-être ne percevez-vous que le plaisir, il y a de quoi bouleverser l'oreille et le cœur, je veux bien, mais c'est comme un miroir tournant, l'image y change de tout le mouvement qui l'habite, [...] quand Fougère chante, j'apprends, j'apprends à perte d'âme*".

Je raconte souvent une petite histoire : quand on est papa et maman, et qu'on est jeune, on achète un petit train à son bébé. Le gosse apprend "train", "locomotive" oralement, ça ne lui pose pas de questions ; puis il va à l'école et à un moment donné, il faut écrire "train", "locomotive", et il découvre "train : 5 lettres" et c'est un objet long alors que "locomotive : 10 lettres", c'est un objet petit ! Il y a une vraie question chez l'enfant et l'enseignant a - quel travail ! - à favoriser l'accès de cet enfant à l'arbitraire du signe, c'est-à-dire, au langage, à la culture, parce que l'enfant ne pourra pas vivre s'il n'a pas accès à la langue.

En choisissant la voie humaine, on choisit la voie de l'inouï ! Que de fois on traite le pauvre dans l'homme, et non l'homme dans le pauvre. Il y a un terme que j'abomine c'est *l'exclusion* : "puisque vous êtes exclus, vous êtes à côté". On appartient au même peloton qui est la société, Bouffartigues dit fort bien cela dans une étude. S'il y a beaucoup de gens à l'arrière du peloton, le cycliste du début commence à ne pas rouler si vite. Il y a des solidarités profondes et des retours à un moment donné. Bourdieu dit : "*On passe d'une politique d'État visant à agir sur les structures mêmes de la distribution, à une politique visant simplement à corriger les effets de la distribution inégale des ressources en capital économique et culturel. C'est à dire à une charité d'État destinée, comme au beau temps de la philanthropie religieuse, au pauvre méritant*".

Sur le plan international, on a substitué à la politique, l'humanitaire. Nous arrivons à l'ère de l'humanitaire culturel. Et on va vous demander d'aller régler la fracture sociale, à la place de ceux qui n'y arrivent pas. Ce n'est pas l'art qui réglera la fracture sociale ! Et au bout du compte, vous serez culpabilisés. Que vous y preniez votre place en tant que citoyen, si vous me le permettez, je vous y encourage, mais c'est autre chose. Il y a donc là une question tout à fait fondamentale.

Science et art : en 1971-72 j'étais à la commission du VI ème plan, et nous avons étudié des textes que l'UNESCO nous avait envoyés ; il y avait un texte soviétique qui disait qu'en Union Soviétique, en sous-estimant la place de l'éducation artistique et des arts dans leur pluralisme, dans leur liberté de création, on a porté atteinte aux capacités d'invention scientifique. Cela montre bien que quand on parle

d'art, on parle de quelque chose de très fort, et de central dans l'humain; et là ce n'est pas une histoire de *compte*, c'est une histoire de *conte*. Aujourd'hui on est confronté à cela: jusqu'ici, quand il y avait une innovation technologique, il y avait un élément de rupture avec la société telle qu'elle était, mais l'État, les institutions, organisaient la compréhension. En ce moment ils ne le font plus, et il y a une béance, ce qui fait que ça crée la peur. On est dans un monde qui a peur.

Responsabilité publique et art : c'est une grande question aujourd'hui. Vous avez évoqué à plusieurs titres la remise en cause de la notion de service public. Cela ne veut pas dire que le service public ne doit pas évoluer : le défendre, c'est le réinventer. Quelquefois on le défend dans sa forme telle qu'elle est, mais la piste est ouverte d'un nouvel espace public du service public. Et plus on l'inventera en tenant compte des conditions nouvelles, plus sa défense sera forte. Dans la commission Rigaud, la question de la pérennité du service public a été posée, c'est intéressant mais il faut être vigilant sur cette question parce qu'il y a une grande offensive. Je suis allé à une journée d'étude à l'École des Sciences Politiques, animée par Michel Schneider. Il a commencé son exposé en disant : "*Il ne faut plus de Ministère de la Culture*" ; il a dit : "*prenez un exemple : le privé pourrait bien faire marcher l'Orchestre National de Jazz, donc pas de crédit public pour l'Orchestre National de Jazz*".

Il y a une bataille d'idées assez forte. Et puis il y a ceux qui n'en ont pas l'air et qui font la même chose : prenez le montant du budget de la Culture. L'année dernière, il a été proclamé à 1% (voté à 0,88%!), puisqu'il avait reçu de nouvelles compétences. Puis il y a eu un amendement à l'Assemblée Nationale qui supprimait 775 millions : il était devenu 0,82% ; puis M. Péricard a dit : il est voté comme ça, retour à 0,88%. Puis, quelque temps après, 750 millions d'économie : 0,83%, puis un gel : 1,2 milliard , descente à 0,76%. Il y a eu des batailles, il remonte à 0,81%. C'est jouer aux dés avec les artistes!

Voter un budget proclamé 1% , réel de 0,88 % et aboutir à 0,81% ! Et quand on sait comment c'est versé, à quelle date, avec les agios que ça entraîne... ça devient du Kafka et je ne crois pas exagérer ! On recommence cette année : dans un souci de clarté, on nous dit: "il ne sera pas de 1%, il sera de 0,97%" sauf qu'il y a 9 millions qui viennent du Ministère de l'Intérieur, dont je ne savais pas qu'il s'occupait des bibliothèques. Si vous revenez à compétences égales, on démarre à 0,79% ! Alors, on nous dit : il y a d'autres priorités, la lutte contre le chômage, par exemple.

Dans le cadre du rapport Rigaud, le Département des Études et Prospectives a fait un sondage : à la question : "Selon vous, l'État doit-il s'occuper de la culture ?" réponse "oui" à 90% ! Deuxième question : "Nous sommes en période de crise, est-ce que le budget de la culture doit augmenter ? rester en l'état ? diminuer ?" réponse : augmenter 14%, rester en l'état 46%, diminuer 36%. 46 + 14 cela fait 60%. Il y a quand même un phénomène qui est un acquis dans ce pays, appuyé sur vingt, trente ans de luttes auxquelles vous avez contribué par votre pratique et par votre citoyenneté.

Pour le budget, il y a une phrase intéressante d'une jeune metteuse en scène de théâtre de la région de Grenoble, qui s'appelle Chantal Morel.

Quand elle parle de subvention elle dit : "c'est un lien avec la société". Je crois qu'il faut y penser. Retenons, par exemple, ce que Mathias Langhoff, dans son projet de théâtre de Genève, disait : "*La subvention ce n'est pas pour faire le théâtre, c'est pour que les publics puissent assister au meilleur théâtre*".

Je n'ai bien sûr pas traité tous les aspects de l'éducation artistique dans ses rapports avec la rentabilité. Il y aurait encore beaucoup à dire. C'est Jean Vilar qui me donnera ma conclusion en disant dès 1966 que la raison d'une politique culturelle c'était "**le nécessaire investissement humain**" auquel répondait en écho le poète Pierre Emmanuel en 1971 avec sa fameuse déclaration : "*il faut soustraire la culture à l'emprise du profit*".